

Pour et contre l'amour de Jean-Claude Lavie

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 269, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

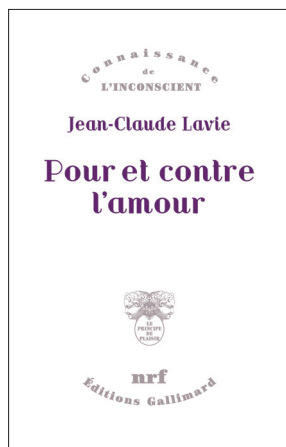
Lanctôt Bélanger, M. (2019). Compte rendu de [*Pour et contre l'amour* de Jean-Claude Lavie]. *Spirale*, (269), 76–77.

Oscillation sur l'amour : l'attente

POUR ET CONTRE L'AMOUR

JEAN-CLAUDE LAVIE

Gallimard, 2018, 46 p.



Longtemps, je me suis promenée portant sous le bras les *Fragments d'un discours amoureux* de Roland Barthes (Seuil, 1977). J'en connaissais par cœur certains fragments. Mon préféré, parmi les plus douloureux, était « L'attente ». Barthes le décline en six figures. Celle de Schoenberg, sous la solennité et l'absolu ; la scénographie de l'attente : comment le sujet l'organise, et Barthes, se servant de Winnicott (psychanalyste britannique, 1896-1971), parle de l'angoisse pure, celle de l'abandon ; puis en troisième lieu, « *L'attente est un enchantement* », où il évoque le retour de la Mère ; Barthes revient ensuite vers Winnicott pour développer « *L'être que j'attends n'est pas réel* » et se demander, en cinquième lieu, « *Suis-je amoureux ? – Oui, puisque j'attends.* » « *L'identité fatale de l'amoureux n'est rien d'autre que : je suis celui qui attend* » ; Barthes aborde alors le transfert et le « *faire attendre* » où se dessine, gigantesque, la figure de la Mère. Puis, sautillant, il termine par une petite histoire de courtisane où un mandarin amoureux se lasse de celle qui le fait attendre et, à la quatre-vingt-dix-neuvième nuit, la quitte.

LES TROIS PERSONNAGES DE LA SCÈNE

Autant les *Fragments* de Barthes incitent, malgré toute la souffrance qui s'y faufile, à l'amour, autant ce petit livre tente de dissuader le premier amoureux venu. Pourtant, Jean-Claude Lavie, psychanalyste français, a, depuis toujours, centré son propos sur l'amour avec, en 1997, *L'amour est un crime parfait*. En véritable équilibriste des mots et des choses, il a construit cette fois son « discours amoureux » à l'horizon de cette figure de l'attente. Le scénario de départ est cinématographique : un homme a failli être frappé par une inconnue en voiture. Celle-ci a freiné juste à temps, il s'est retourné, leurs regards se sont croisés ; il lui a donné rendez-vous dans un café et le voilà qui attend l'Inconnue. L'auteur avait déjà établi ce scénario de même que l'armature de ce qui suit dans « Ce dîner n'est pas un dîner », publié par la *Nouvelle revue de psychanalyse* au printemps 1984. Ici, le triangle amoureux est particulier : deux personnes s'affrontent dans le même homme, Pour et Contre. La troisième, sans cesse parlée, aimée, fantasmée, délitée, attendue, n'aura pas droit à la parole.

Le dialogue se divise, s'entrechoque, déambule à l'intérieur de celui qui attend. Dès le début, le Contre attaque le Pour avec fermeté, se moquant de « la pensée » qui habite l'attente. Penser à la pensée déporte celle-ci et remet en question la gravité. On songe à Nathalie Sarraute et à son théâtre, dans *Elle est là*, où l'idée qui surgit chasse la précédente, comme un clou pousse l'autre. Contre mène le bal en enfilant, devant les pauvres réponses de Pour : « *On est toujours pris par sa pensée, on passe d'une pensée à l'autre, mais on suit toujours sa pensée. Impossible d'y échapper. [...] Penser à celle qui est attendue est une illusion* », martèle-t-il. Or, se faire dire par Contre : « *ce n'est pas une femme que tu attends. C'est l'amour* » crée un malaise, déplaît profondément à Pour. Celui-ci n'en veut rien entendre, acceptant de confondre aisément « elle » et l'amour. On est au théâtre ; les répliques fusent et dérangent. Tout ce que Pour ressent, croit ressentir et tente d'élaborer est disséqué, moqué, déporté par Contre vers la pensée ou « le psychisme », qui est le grand organisateur de l'amour : « *Tu crois vivre dans le monde extérieur, mais la pensée que tu as du monde te fait vivre dans le monde de ta pensée.* » On croirait lire du Hegel ! Mais non, c'est le psychanalyste qui se cache sous le personnage de Contre.

Pour préférerait penser à « elle » plutôt que se faire bousculer et suivre les méandres de son Contre. Il ne cesse de se rappeler l'incident à l'origine de la rencontre et l'émotion qui a surgi chez lui dès ce premier regard. Il se sent fébrile et plein d'espoir. Cela n'empêche pas Contre d'asséner une panoplie de lieux communs sur l'amour : « *L'amour est aveugle, on le sait, mais il est sourd tout autant. On n'ose pas dire qu'il est bête, mais il a tendance à rendre bête.* »

LES ILLUSIONS DE L'AMOUR

Sur la déception, le propos pourrait intéresser davantage. Le risque d'être déçu est si grand, la peur de décevoir tout autant. Encore une question de pensée : je pense que je peux être déçu ou que je peux décevoir. J'espère ne pas l'être ou j'espère qu'il-elle ne le sera pas par moi. La déception, si importante entre la mère et la fille, si ravageuse lors du passage adolescent avec le « désenchantement du monde », si dommageable lors de la peine d'amour, aurait mérité une élaboration pour ne pas rester prise dans ce tournoiement autour du mot « amour ». Chez Lavie, le risque de déception n'empêche cependant pas Pour de continuer d'attendre.

Et Contre d'oser maintenant un « *Qu'attends-tu d'elle ?* » Question profonde, toujours dans le champ de l'attente. « *Je l'attends bien, elle, sans savoir ce que j'attends d'elle. J'ai envie d'elle, sans me demander ce que j'attends. Tout, peut-être.* », répondra Pour. Puis, quelques mots plus tard, Contre ajoutera : « *La femme est une*

invention masculine. [...] Elle n'a rendez-vous qu'avec l'image qu'elle va te coller dessus. Tu ne seras qu'un reflet, le Mickey de son enfance, au mieux un rêve. »

Le va-et-vient Contre-Pour s'attarde alors à l'image que chacun se fait de l'autre. On les voit se guerroyer l'un l'autre, Contre ne laissant aucun répit à Pour, qui voudrait se livrer délicieusement à l'attente. Figure un peu caricaturale du « surmoi » freudien, Contre aimerait prémunir l'autre des illusions chères à l'amoureux. Mais le propos s'alourdit quand Contre se met à définir la femme par sa séduction, ses artifices et sa clairvoyance à détecter « *qu'un homme la voit comme ce qu'elle n'est pas* », à parler de soumission, à imaginer cette femme, sa voix, ses jambes, son parfum, les enfants qu'ils auront ou n'auront pas. Les lieux communs sont surannés.

Le récit sautille mais irrite, aussi. Il tourne en rond, insiste. Revient à l'amoureux qui n'aime que lui-même, qui n'attend que lui-même dans cette attente : « *C'est avec ton imagination que tu as rendez-vous. Ton amour pour cette femme à peine entrevue, tu l'as imaginé à ton gré. C'est toi que tu aimes, finalement.* » Pour tente de se sortir des griffes de Contre ; il rétorque qu'il attend l'amour « *sous l'apparence d'une femme* ». On s'en doutait ! Et que l'attente donne vie à l'Inconnue, aussi. Que l'amour soit « *un trompe-l'œil à ménager parce que c'est une source d'énergie et de bonheur* », on aime l'entendre, surtout quand on veut être amoureux. Faut-il se méfier du cruel optimisme, briser toute illusion ou aller vers la réalité qui se présente et réaliser son désir ? Pour y court et avoue, tant il aime l'amour.

On trouve, dans *Le Monde des livres* du 7 décembre 2018, sous la plume d'Élisabeth Roudinesco, un long texte élogieux sur ce petit livre de Jean-Claude Lavie. Elle y parle presque exclusivement de l'auteur, de sa très grande amitié avec un autre psychanalyste français, Wladimir Granoff (1924-2000), avec qui il eut d'interminables discussions. Pour et Contre leur ressemblent-ils ? Le livre lui-même, elle le décrit comme « *un débat sophistiqué entre soi et soi* ». J'ajouterais : et d'une théâtralité prévisible. L'oscillation qui se dégage des propos de Lavie vient, peut-être, de son passé de funambule ou plutôt de trapéziste : une question d'équilibre, de poids, de gravité qui aura sûrement fait naître chez lui un grand plaisir du corps et de l'esprit. Chez le lecteur, la lectrice, le parfum des freesias si cher à Lavie est estompé par l'agacement et l'impression de redondance. Il est difficile de vouloir se protéger de l'amour. Le faut-il vraiment ?

Je reviens à Roland Barthes. Au hasard, je tombe sur *L'exil de l'Imaginaire*. « *Exil : Décidant de renoncer à l'état amoureux, le sujet se voit avec tristesse exilé de son Imaginaire.* » Oui, docteur Lavie, « *l'amour est un crime parfait* ».